

y être honoré et obéi ; il avait préféré autre chose. S'il était maintenant pauvre et malheureux, il ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même.

Ce soir-là, cependant, le découragement l'avait saisi. Il considérait tristement sa pauvre chambre d'étudiant et sa cheminée sans feu. Et, pour chasser sa tristesse, il sortit.

Dans la ville, régnait l'animation des veilles de fêtes. Les étalages des magasins étaient brillamment illuminés, et la joie se lisait sur tous les visages. Les passants, frileusement emmitouffés dans leurs fourrures, rentraient chez eux les bras chargés de paquets.

Toute cette gaieté fit mal à l'étudiant, et lui rappela sa propre misère. Il songea qu'il n'avait même pas de quoi fêter dignement Noël, et que pas un ami ne le consolait. Car ces camarades, les autres étudiants, étaient dans leurs familles et ne se souciaient pas de lui.

— Je suis plus à plaindre que le plus misérable scieur de bois, se dit-il, Mais c'est de ma faute, et je n'ai droit à la pitié de personne.

Il erra dans les rues sous la clarté d'or des réverbères. Le froid était très vif, la bise soufflait âprement et pénétrait à travers les pauvres habits de l'étudiant.

Désespéré, il entra dans une église comme à son dernier refuge. L'église était sombre et chaude ; elle semblait accueillante. Il y avait longtemps que le jeune homme n'était pas venu dans un lieu de prières. Il se laissa tomber à genoux sur les dalles, et, le visage dans ses mains, tenta de rassembler ses idées.

Tout d'abord, il ne pensa à rien. Il ne sentait que le bien-être de l'atmosphère tiède. Puis, peu à peu, il se rappela ses prières d'autrefois, quand sa mère lui faisait joindre les mains devant le Christ. Sa mère était douce et pieuse. L'étudiant l'avait aimé de toutes ses forces ; il l'aimait encore, mais il lui avait fait de la peine, et ne pouvait plus penser à elle sans être torturé par le remords. Il se dit qu'aujourd'hui elle devait être bien triste à cause de lui, et que, peut-être, elle passerait Noël dans les larmes.

Puis, il se rappela son père, qu'il aimait aussi, mais qui lui faisait peur. Souvent, depuis son départ, il s'était dit : " Je reviendrai à la maison. " Et la pensée de son père l'en avait toujours empêché, il n'osait pas.

Il y avait encore là-bas une petite sœur, dont il avait fait autrefois toutes les volontés, une petite sœur aux grands yeux étonnés et joyeux, qui aimait à jouer avec lui.

Il y avait les vieux domestiques, l'un surtout qu'on nommait Danilo, qui lui avait appris plus de choses que ne lui en apprenaient maintenant les livres dans lesquels il étudiait. Mais, ces choses-là, il les trouvait absurdes, et il s'était empressé de les oublier. Il aurait voulu, maintenant, les savoir encore, car il com-

prenait qu'elles avaient fait la force et la richesse du vieux domestique et de son père lui-même. Tandis que, pour les avoir oubliées volontairement, il était à présent pauvre et misérable.

Puis l'étudiant songea que tous ceux qu'il avait aimés devaient être tristes ce soir, que la belle fête de Noël serait gâtée pour eux, et cela à cause de lui qui était parti sans réfléchir à leur peine.

A cette pensée, l'étudiant frémit et ressentit une grande détresse. Il ne pouvait supporter l'idée qu'il faisait souffrir les siens. S'il n'avait pas pensé à cela plus tôt, c'est qu'il était léger et étourdi et que ses propres soucis l'avaient déjà beaucoup préoccupé. Mais, maintenant qu'il rentrait en lui-même, il se tournait d'instinct vers les êtres chers.

Il regarda l'autel : " Je pourrais revenir à la maison, se dit-il, mais je crains que mon père ne veuille pas me recevoir. "

Il implora Dieu et pria comme il n'avait jamais prié, même tout petit à côté de sa mère. Et il eut une idée lumineuse, certainement la réponse à sa prière. Alors il se leva précipitamment, puis retomba à genoux.

— Oh ! mon Dieu, dit-il, je sais que je suis coupable envers vous et mes parents. Mais je ne veux pas l'être plus longtemps. Seigneur, vous me pardonnerez, n'est-ce pas ? Et eux... eux ne me repousseront pas. On ne refuse pas l'entrée de la maison, le jour de Noël, au " polajenik ".

Après ces mots, il se leva de nouveau, et ayant jeté un dernier regard sur le Christ de l'autel, il sortit et s'enfonça dans la nuit froide.

\* \* \*

Le matin de Noël, Michel Rennkoff alla entrebâiller la porte de la ferme. Il regarda un instant au dehors.

La coutume serbe veut qu'un maître de la maison reçoive et accueille comme un membre de sa famille le premier passant qui, le jour de Noël, se présente chez lui, car c'est le " polajenik ", l'envoyé du ciel. Tous les ans, le " polajenik " était reçu ainsi à la ferme Rennkoff et retenu jusqu'au soir du jour solennel.

Or, voici que Michel Rennkoff, posant son regard sur la route froide et blanche, aperçut quelqu'un qui surgissait de la brume. Un vagabond, sans doute ! Il marchait lentement et la tête baissée vers la terre — autant du moins, qu'en put juger le fermier, car il était encore très loin. Peut-être serait-ce lui, l'hôte du jour de Noël, le " polajenik " !

Mais quoi ! Il sembla soudain à Michel Rennkoff qu'il le reconnaissait. Oui ! Il connaissait cette démarche cadencée, cette manière de marteler le pas. C'était Serge, son cher fils,